

Interview fournaise Christian Lacroix au Festival d'Avignon : «Il n'y a rien de plus triste qu'un costume "qui ne joue pas"»

par Laurent Goumarre

publié le 18 juillet 2025 à 8h57 sur le site www.libération.fr

Le couturier habille les personnages du «Soulier de satin» de Paul Claudel, mis en scène par Eric Ruf. Ses costumes-monde déambuleront, de nuit, huit heures durant, dans la Cour d'honneur du palais des Papes, pour les six représentations de la pièce.

Ses créations sont l'événement de la mise en scène d'Eric Ruf du Soulier de satin, des costumes-mondes comme autant de microthéâtres pour six nuits dans la cour d'honneur du palais des Papes. Mais pour l'heure, Christian Lacroix reste chez lui, à Arles, à vingt minutes d'Avignon ; encore trop de travail pour ce costumier, metteur en scène, dessinateur, qui vient de terminer 200 collages réencrés pour l'édition illustrée du Miroir d'astrologie de Max Jacob et Claude Valence (Gallimard, 2024) et expose 140 costumes de scènes au Centre national du costume et de la scène à Moulins-sur-Allier.

Un costume en retard c'est possible ?

En couture, le retard était à la fois une angoisse nécessaire et une qualité d'adrénaline intrinsèque au processus. Lorsque, pour calmer les ateliers qui me pressaient de commencer, je lâchais deux ou trois croquis parmi les centaines entre lesquels je ne savais pas encore choisir, ces modèles trop précoces finissaient par avoir des airs d'ovnis ou de vilains petits canards dans le reste de la collection qui avait suivi son propre rythme, sans précipitation, comme un «précipité» chimique, vive et malléable jusqu'à la dernière seconde avant le défilé. Au théâtre depuis deux ou trois saisons, pour des raisons trop connues de coupes dans le budget et les effectifs, les maquettes doivent être prêtes un an avant les premières. Mais les productions et les metteurs en scène ont eux aussi leur propre rythme jusqu'à la première, et certaines maquettes peuvent finalement s'avérer obsolètes ou inutiles après des semaines sinon des mois de répétition, maturation, décantation. Et il n'y a rien de plus triste qu'un costume «qui ne joue pas».

Aller au théâtre, mais pourquoi ? Dans quel espoir ?

J'ai toujours dit qu'enfant, pour moi, la vraie vie ne me semblait advenir que lorsque l'obscurité se faisait dans une salle, que le rideau rouge s'ouvrait. J'attendais tout, tout ce que je ne connaissais pas encore, n'avais jamais vu mais était susceptible de nourrir mon imaginaire. Lorsque la lumière revenait, l'ennui mi-nauséux, mi-saumâtre de la routine m'étreignait à nouveau pour une semaine de vie quotidienne. Aujourd'hui encore, j'attends l'étonnement de quelque chose de plus grand que la vie, des voix, le verbe, des mots, des images, «les mensonges qui disent la vérité» de Cocteau.

La dernière fois que vous vous êtes endormi dans une salle ?

D'épuisement après une journée de travail mais aucunement d'ennui, en tout cas pas récemment. Peut-être pendant mes tout premiers Wagner, lorsque je n'avais qu'une oreille «belcantiste» italienne. A la première du Grand Macabre de Ligeti à l'Opéra Garnier en 1980, je me souviens que j'avais lu un truc de pseudo acupuncture pour éviter l'endormissement : appuyer de l'ongle sur la base du nez, dans le creux entre les narines... j'étais presque en sang mais sans résultat.

Un geste de la vie quotidienne que vous ne savez pas faire quand vous êtes à Avignon ?

Pas un geste mais un état : la tranquillité.

Le plus grand risque comme spectateur ?

Outre avoir les genoux trop serrés, trop attendre et ne récolter que déception, rester sur sa faim. Mais les aficionados peuvent patienter plusieurs saisons de corridas, de temporadas, pour jouir des quelques secondes d'une faena d'anthologie, comme Achab et le cachalot blanc. Le «ne t'attends pas aux joies, Nathanaël» des Nourritures terrestres [d'André Gide] m'a marqué adolescent. La citation véritable est plus ouverte : «Saisis de chaque instant sa nouveauté irrisemblable et ne prépare pas tes joies – ou sache qu'en son lieu préparé te surprendra une joie autre.»

L'erreur fatale ?

Pour le costumier : une mauvaise appréhension de la distance. Si tout doit être ciselé avec précision pour une salle plus ou moins intimiste, il faut sur- et sous-ligner à gros traits pour un espace tel qu'un amphithéâtre. Pour ma première Carmen à Nîmes en 1988, j'avais fait faire un immense patchwork de linge, d'ouvrages du XIXe ou XXe siècles – rideaux, nappes, draps – chinés au kilo aux puces de Madrid, dans lequel on avait taillé les costumes des cigarières. Mais ces «délicatesses» écrasées de lumière, de loin, n'ont ressemblé qu'à une ennuyeuse masse blanchâtre.

Le coup de foudre artistique, ça existe ?

Bien sûr, on tombe amoureux d'un spectacle, mais il existe aussi ces rencontres et affinités électives qui finissent par faire couple et même «trouple» comme celui que nous formons avec Denis Podalydès et Eric Ruf. Il faudrait même inventer le «quadrouple» pour adjoindre Bertrand Couderc aux lumières.

Un rêve de costume ?

Après tant de productions «historicistes» pour lesquelles je suis fait – je serais incapable de collaborer à un spectacle contemporain ou une transposition au XXIe siècle des grands textes –, peut-être un spectacle plus «fantasmagorique», hors des temps et espaces que l'on connaît.

La langue invitée du festival cette année est l'arabe. Mais quelle langue s'invite en vous ?

J'ai dû être espagnol ou catalan dans une autre vie car ce sont les langues qui me font pleurer, je les comprends sans pouvoir les parler ni les lire. Je voudrais savoir l'allemand pour tous ces mots à créer ou ceux dont on a difficilement de traduction en français : Waldeinsamkeit, la solitude paisible que l'on peut ressentir en forêt. Ou en japonais, Komorebi, la lumière du soleil qui filtre à travers les feuilles des arbres. En arabe il y a Qaza'a, les petits nuages dans le ciel flottant çà et là. Presque des mots haïku. J'aurais aimé être aussi traducteur, comme ceux du monde entier qui se réunissent à Arles chaque année [à l'occasion des assises de la traduction littéraire] pour traduire un poème amérindien en volapük ou dans un dialecte africain.

Le Soulier de satin, de Paul Claudel, mise en scène Eric Ruf, costumes Christian Lacroix, du 19 au 25 juillet, dans la Cour d'honneur du palais des Papes.

Exposition Christian Lacroix en scène, jusqu'au 4 janvier 2026, au Centre national du costume et de la scène à Moulins-sur-Allier.